Revue-IRS

Revue Internationale de la Recherche Scientifique (Revue-IRS)

ISSN: 2958-8413

Vol. 4, No. 6, novembre 2026

This is an open access article under the CC BY-NC-ND license.

PLAIDOYER POUR UN RETOUR À LA TRADITION CHEZ HANNAH ARENDT

Dr Assémien Assoumou Joël Pacome

Département de philosophie

Université Alassane Ouattara (Bouaké – Côte d'Ivoire)

Résumé :

La tradition est ce à quoi s'adosse toute civilisation. Elle sert de repère pour l'amélioration des conditions de vie, en économie, en politique, en éducation et bien d'autres domaines. Autrement dit, une reconsidération de la tradition contribuerait à faciliter l'agir de l'homme, à améliorer son savoir-être et son savoir-faire. L'importance de la tradition s'avère remarquable d'autant plus que le monde contemporain s'enlise dans des crises interminables : conflits politiques, terrorisme, récessions économiques, réchauffement climatique, pandémies, séismes, inondations, menace de l'Intelligence artificielle. Il y a un véritable malaise dans la civilisation. Dès lors, il apparait nécessaire de questionner les nouveaux modèles qui guident les actions des peuples, des États. Mais, plutôt, que doit être notre rapport avec la tradition ? Hannah Arendt tente d'attirer notre attention par un plaidoyer pour un retour à la tradition afin l'humanité vive dans de meilleures. Dans une analyse critico-analytique, nous montrerons en quoi un recours à la tradition peut-être la voie pour améliorer la vie des hommes.

Mots clés : Tradition, Condition de vie, Contemporain, Humanité

Digital Object Identifier (DOI) : https://doi.org/10.5281/zenodo.**24285331**

1 Introduction

L'humanité au XXIème siècle est constamment secouée par des phénomènes inquiétants, qui menacent sa survie. L'Europe est victime du réchauffement climatique, l'Afrique vit au rythme des coups d'États, sous la menace récurrente du virus Ébola et du terrorisme, le Moyen-Orient s'enlise dans des conflits politico-religieux. Les valeurs morales se dissolvent face aux manipulations génétiques et la dignité humaine a perdu de son contenu. L'humanité semble impuissante et déboussolée devant ses mutations du monde contemporains. Selon le *Dictionnaire Larousse 2011*, la tradition est la transmission de doctrines, de légendes, de coutumes sur une longue période. C'est aussi l'ensemble de ces doctrines et légendes, la manière de penser et d'agir, transmis de génération en génération. La tradition se rapproche de la culture que le *Dictionnaire Maxi poche 2009* définit comme « l'ensemble des coutumes, des manifestations intellectuelles, artistiques, religieuses, qui caractérisent un groupe de personnes » (Dictionnaire Maxipoche, 2009, p. 344)

Par ailleurs, la culture renvoie aussi à un enrichissement de l'esprit par l'étude. C'est un « ensemble de connaissances acquises qui servent de repère de conduite à un individu et qui le distinguent de l'homme barbare, asocial » (Dictionnaire Maxipoche, 2009, p. 344) Concernant la culture grecque, tous les historiens sont unanimes sur le fait qu'elle regorge de valeurs inestimables. En effet, l'Antiquité grecque, déjà, nous fait découvrir la mythologie avec les différents dieux, les grandes idées philosophiques à travers des penseurs comme Socrate, Aristote, Platon, etc. La tradition est le socle de toutes les civilisations. Les Gréco-romains, les Négro-africains, les Arabo-musulmans ont une tradition et, au fil de l'histoire de l'humanité, est plus ou moins perpétuée.

Cela revient à dire que toutes les civilisations ont un passé dont le fruit est le présent. Ainsi entendu, le passé et le présent entretiennent un lien entretenu par la mémoire, cette faculté qui permet à la conscience d'être témoin des faits, à travers les époques. En d'autres termes, la mémoire sert de pont entre le passé et le présent.

Ce qui précède nous ramène aux travaux d'Edmund Husserl sur la conscience. Ce philosophe autrichien, fondateur de la phénoménologie, conçoit la conscience comme une projection, une mise en relation du sujet avec un objet. La conscience est donc toujours conscience d'un objet réel, là-bas dans le monde. Lorsque la conscience est en relation avec l'objet, le sujet est tout en relation avec cet objet, il le vit à chaque fois, d'une façon particulière.

La conscience ne porte pas sur l'idée, mais directement sur la chose que l'individu vit, à laquelle il adhère sans réfléchir.

Hannah Arendt demande que les sociétés humaines fassent appel à leur mémoire en se connectant à leur tradition. Cette philosophe pragmatique est une juive d'origine allemande qui a fui la menace nazie. Hannah Arendt présente la guerre comme un phénomène ayant détruit l'harmonie sociale, traumatisé les consciences au point qu'elle parle de « désolation ». Dès cet instant, le monde commun ou l'espace public, à partir duquel les hommes peuvent vivre ensemble, se dégrade et fait perdre le sentiment d'appartenance-au-monde. C'est pourquoi Hannah Arendt échafaude un plaidoyer en faveur d'un recours à la tradition grecque. Pourtant, les philosophes comme Karl Marx, Kierkegaard et Nietzsche s'opposent à Hannah Arendt, précisément dans sa volonté de réhabiliter la tradition comme repère politique pour une société plus démocratique et harmonieuse. Pour Karl Marx, il faut marquer une rupture avec la tradition. Dès lors, il importe de savoir : en quoi la tradition grecque est-elle utile ? Pourquoi est-il nécessaire d'en faire un plaidoyer ? Enfin, dans un monde en mouvement, est-il possible de s'attacher à la tradition grecque ?

2 De la richesse de la culture grecque

Tous les historiens sont unanimes sur le fait que la culture grecque regorge de valeurs inestimables. En effet, l'Antiquité grecque, déjà, nous fait découvrir la mythologie avec les différents dieux, les grandes idées philosophiques à travers des penseurs comme Socrate, Aristote, Platon, etc. Les idées grecques ont baigné toute l'Europe avant de se répandre dans le reste du monde. La littérature, la science des Grecs ont inspiré les auteurs de l'époque classique tels que Racine, Molière.

De plus, la démocratie athénienne est une valeur cardinale à prendre en compte. En effet, les Grecs pensaient que la politique est un domaine très important à telle enseigne qu'on ne devait pas la laisser aux mains d'une seule personne. Ainsi la politique devint l'affaire de la volonté générale qui se manifestait dans les agoras. Les prémisses de la démocratie apparurent dès cet instant. La démocratie directe rendait les citoyens étaient égaux devant la loi, à travers l'Assemblée du peuple ou Ecclésia. Ils exerçaient eux-mêmes le pouvoir sans l'intermédiaire de représentants. Les citoyens pouvaient devenir magistrats, membres du tribunal ou membres du Conseil qui préparait les lois soumises à l'Ecclésia et ils supervisaient l'activité des magistrats.

> *La démocratie est née historiquement comme une limite mise au pouvoir de la propriété. C'est le sens des grandes réformes qui ont institué la démocratie antique : la réforme de Dracon qui reforma la justice, la réforme de Clisthène au VIe siècle avant J.C, instituant la communauté politique sur la base d'une redistribution territoriale qui cassait le pouvoir local des riches propriétaires ; la réforme de Solon interdisant l'esclavage pour dettes*[1].

De ce qui précède, il est à noter que la démocratie a une visée humaniste, assortie de principes tels que l'égalité des citoyens devant la loi, la liberté d'expression, le droit de regard sur la gestion des affaires publiques, et surtout la préservation de la dignité humaine.

Ces valeurs-là, Hannah Arendt se les approprie dans sa théorie politique à travers d'autres notions que sont l'espace public, le vivre-ensemble, la tolérance et l'action. Sa fascination pour la culture politique grecque est bien fondée, en ce sens que cette culture politique a posé les jalons de la démocratie moderne dont l'Occident est fier aujourd'hui.

Dans l'antiquité grecque, s'annonçaient déjà les trois pouvoirs sur lesquels exposait Montesquieu au XVIIe siècle. En effet, la théorie de la séparation des pouvoirs, élaborée par Montesquieu visait à séparer les différentes fonctions de l'État, afin de limiter l'arbitraire, et d'empêcher les abus liés à l'exercice de missions souveraines.

Montesquieu propose donc trois pouvoirs que sont le pouvoir exécutif, qui a pour fonction de faire exécuter les lois ; le pouvoir législatif, chargé d'éditer les lois ; et le pouvoir judiciaire qui a pour tâche de régler les litiges. « Il n'y à point encore de liberté si la puissance de juger n'est pas séparée de la puissance législative et de l'exécutrice » (C. D. S. Montesquieu, 1963, p. 58).

À y regarder de près, la théorie de la séparation des pouvoirs de Montesquieu s'inspire des réformes de Dracon et de Solon entreprises depuis l'Antiquité grecque. En effet, le pouvoir exécutif correspondrait au pouvoir du magistrat dans le sens gréco-romain ; le pouvoir judiciaire équivaudrait à l'Héliée et le pouvoir législatif qui ressemble bien à l'Ecclésia.

C'est bien la preuve que la démocratie moderne est la fille de la démocratie athénienne. La culture politique de l'Antiquité grecque représente donc un repère pour le monde contemporain. La prise en considération des opinions des uns et des autres rendait meilleure

[1] Jacques RANCIÈRE, *La démocratie est née d'une limitation du pouvoir de la propriété,* in alternative Libertaire, www.alternativelibertaire.org/?Jacques-Ranciere-La-democratie-est, consulté le 03 mars 2013.

l'action politique. C'est la raison pour laquelle Hannah Arendt recommande un retour aux sources grecques. D'où la nécessité de porter un regard judicieux sur les valeurs politiques de la cité grecque antique.

Parler de culture politique grecque de l'Antiquité revient à évoquer les esquisses de la démocratie, avec tout ce qu'elle a comme valeurs humanistes. Partant, les principes démocratiques ont nourri la pensée de grands philosophes de l'Antiquité. Nous pensons, notamment, à Platon et à Aristote. Aristote est reconnu pour sa célèbre formule qui définit l'homme comme « un animal politique ».

> *Il est évident que l'homme est un animal politique plus que n'importe quelle abeille et que n'importe quel animal grégaire. Car, comme nous le disons, la nature ne fait rien en vain ; or seul l'homme parmi les animaux a un langage. Certes, la voix est le signe du douloureux et de l'agréable, aussi la rencontre-t-on chez les animaux ; leur nature, en effet, est parvenue jusqu'au point d'éprouver la sensation du douloureux et de l'agréable et de les signifier mutuellement. Mais, le langage existe en vue de manifester l'avantageux et le nuisible, et par suite aussi le juste et l'injuste. Il y a en effet, qu'une chose qui soit propre aux hommes par rapport aux autres animaux : le fait que seuls ils aient la perception du bien, du mal, du juste, de l'injuste et des autres notions de ce genre. Or, avoir de telles notions en commun, c'est ce qui fait une famille et une cité.* » (Aristote, 1929, p. 20).

En effet, pour Aristote, la politique est la science architectonique par excellence. C'est une science qui a pour but la recherche du bien-être ou le vivre-bien de l'homme dans la cité. C'est dans cette logique qu'il déclare : « Les hommes continuent à vivre en société non pas simplement pour vivre, mais aussi pour bien vivre » (Aristote, 1929, p. p 28-29).

En assignant à la politique la mission de rechercher le bonheur de l'individu, Aristote traçait les contours de la tradition politique grecque. Certes, la Grèce antique était esclavagiste, mais tous ceux qui jouissaient du statut de citoyens avaient le droit de participer à la vie politique. La liberté d'opinion leur était reconnue et tout citoyen pouvait accéder à la fonction de magistrat. Malheureusement cet idéal de bonheur assigné à la politique originellement n'est plus la préoccupation des hommes politiques des temps modernes.

La politique doit se départir du mensonge, de la propagande et de la terreur, afin de laisser à l'individu la liberté de s'affirmer, d'exprimer ses désirs comme c'était le cas dans les agoras de la Grèce antique. Ces places publiques accordaient à chaque citoyen la possibilité de donner son avis sur les grands sujets qui engageaient l'avenir de la nation.

La démocratie athénienne est au fondement des grandes déclarations de droits humains, entre autres la Déclaration française des droits de l'homme et du citoyen de 1789 et la Déclaration universelle de l'Organisation des nations unies (ONU) proclamée le 10 décembre

1948. Il apparaît ainsi que les sociétés modernes ont perçu comme Hannah Arendt la nécessité de s'approprier la culture politique grecque qui accordait des droits aux citoyens.

> *Considérant que la reconnaissance de la dignité inhérente à tous les membres de la famille humaine et de leurs droits égaux et inaliénables constitue le fondement de la liberté, de la justice et de la paix dans le monde. Considérant que la méconnaissance et le mépris des droits de l'homme ont conduit à des actes de barbarie qui révoltent la conscience de l'humanité et que l'avènement d'un monde où les êtres humains seront libres de parler et de croire, libérés de la terreur et de la misère, a été proclamé comme la plus haute aspiration de l'homme. Considérant qu'il est essentiel que les droits de l'homme soient protégés par un régime de droit pour que l'homme ne soit pas contraint, en suprême recours, à la révolte contre la tyrannie et l'oppression*[2].

Ce préambule de la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948 a été proclamé au lendemain de la deuxième guerre mondiale, c'est-à-dire juste après les dérives commises par les régimes totalitaires. C'est la marque d'une prise de conscience universelle de ce que l'humanité doit se prémunir d'une éventuelle résurgence des régimes totalitaires. Ce préambule est aussi un hommage rendu à Hannah Arendt, qui consacre toute sa philosophie politique à trouver les voies et moyens d'anéantir toute velléité totalitaire. Aujourd'hui la culture politique grecque, à travers la démocratie, se répand dans tous les États même les plus réfractaires aux réformes politiques.

Cette tendance est révélatrice de la persistance et de la valeur de la culture grecque. Parmi les différents régimes politiques, le système démocratique semble être le plus répandu. Cela se justifie par le fait que la démocratie défend des principes qui accorde plus de dignité et de liberté à l'homme. Cela concorde avec les concepts de Hannah Arendt tels que l'espace public, la pluralité politique, le vivre-ensemble et l'action politique en faveur du bien-être collectif.

À vrai dire, la culture ou le modèle politique des *polis grecs* constitue chez Hannah Arendt une référence déterminante. C'est une référence en ce sens qu'elle comprend les notions d'espace public, de bien commun, de bien-être et de dialogue. Ces notions traduisent précisément des valeurs et des principes politiques dont était jalouse la culture grecque. C'est pourquoi, Arendt considère la culture grecque comme le tremplin de l'action politique. Si la culture politique de la Grèce antique doit être réhabilitée, elle doit l'être non pas pour une contemplation de l'esprit, mais plutôt elle doit plutôt servir de fondement à la politique.

[2] Extrait du Préambule de la Déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen du 10 décembre 1948. Les 58 États membres qui constituaient alors l'assemblée générale ont adopté la Déclaration universelle des droits de l'homme à Paris au Palais de Chaillot.

3 De la nécessité de recourir à la tradition grecque

La politique qui était censée promouvoir la dignité et le bien-être de l'homme, comme préconisé par Platon, s'est transformée en une machine hideuse contre la personne humaine. En effet, même s'il existe une volonté manifeste des acteurs politiques de construire une société qui promeut les libertés, il n'en demeure pas moins que dans la pratique, les choses sont différentes. La politique a fait basculer l'humanité dans des atrocités et dans des guerres. C'est pourquoi, Hannah Arendt propose un retour aux valeurs anciennes.

La politique contemporaine doit se donner pour modèles les valeurs anciennes. Mais qu'appelle-t-on valeurs anciennes ? Les valeurs anciennes sont les trésors légués par la tradition comme héritage, comme testament. Du coup, affirmer avec René Char que « notre héritage n'est précédé d'aucun testament » (H. Arendt, 1972, p. 11) ne serait-il pas contraire à la pensée de Hannah Arendt ? En effet, pour elle, la politique du XXe siècle doit évoluer avec les valeurs anciennes, notamment celles ancrées dans la démocratie athénienne.

Au regard des richesses qu'elle renferme, la culture grecque est indéniablement à reconsidérer et à réhabiliter pour servir de boussole sur le terrain politique. Autrement dit, l'humanité doit se nourrir de la sève du passé de la Grèce. Car, le passé est une modalité continue de l'exister, et il ne peut être rompu sans causer de désagréments. Ainsi, nullement cette modalité ne peut-elle être « consommée par l'oubli » (H. Arendt, 1972, p. 14).

C'est le sens de la pensée politique de Hannah Arendt, que partage Julien Freund pour qui « le but de la politique ne saurait être la connaissance. Elle reste ce qu'elle a toujours été : action » (J. Freund, 1965, p. 5). L'action dont il est question ici est l'ensemble de toutes les entreprises mises en œuvre pour le bien-être individuel et social. Arendt et Freund s'accordent sur le fait que la politique est plus du domaine du pragmatisme, c'est-à-dire la prise en compte des réalités socioéconomiques, des difficultés diverses qui accablent les citoyens.

Ce qui suppose que les citoyens doivent être impliqués dans les décisions qui concourent à leur épanouissement. C'est à partir d'échanges, de propositions entre gouvernants et gouvernés, que peuvent naître de bonnes actions, c'est-à-dire des actions légitimes, bénéficiant de l'adhésion générale. De ce qui précède, il ressort que c'est à partir de l'action politique qu'on pourrait parler du vivre-ensemble. Car, l'homme, en tant qu'être doué de raison, se réalise en vivant harmonieusement avec ses semblables, d'où la présence de valeurs telles que la tolérance, la solidarité et le consensus.

De ce point de vue, la notion de vivre-ensemble constitue l'essence même de la politique. Cette conviction de Hannah Arendt est aussi soutenue par Julien Freund : « Le but du politique est la paix interne et externe » (E. Weil, 1986, p. 56). C'est la raison pour laquelle Hannah Arendt tente d'inventer une nouvelle politique, la politique du vivre-ensemble où les hommes doivent s'accepter, malgré leurs différences linguistiques, culturelles, religieuses et idéologiques. Cette façon de concevoir la politique a déjà été esquissée par les philosophes grecs, notamment Aristote.

La notion de vivre-ensemble est enseignée par de nombreux philosophes pour qui le respect de soi, de l'autre, l'ouverture, transcendent toute attitude égocentrique et autarcique. Nous en voulons pour preuve l'affirmation d'Éric Weil :

> *Le philosophe est au sein de la communauté l'homme du dialogue ; il tente d'orienter au dialogue et par le dialogue les individus, afin qu'ils s'élèvent à la communauté selon le discours, qu'ils fassent de leur communauté, une communauté dialoguante ; au sein d'elle-même, dans son rapport aux autres communautés.* (E. Weil, 1982, p.p. 8-9).

Weil insinue que le philosophe est l'homme favorable à la construction de la société par ses pensées, réflexions et méditations, en vue du devenir harmonieux de l'humanité. À l'instar du philosophe, le politique doit mener des actions concrètes pour le bien-être social, et ce, par une pensée ouverte à l'altérité. À vrai dire, pour Arendt, la politique doit permettre à l'homme de mieux vivre. Elle est la recherche du bien commun. Dès lors, « nous dirons que le bien commun est le but spécifique de la politique » (J. Freund, 1965, p. 90). Dans *Hitler et le nazisme*, Claude David affirme : « Les partis et les syndicats avaient été éliminés dès les premiers jours » (C. David, 1954, p. 99). Au-delà des propos de Claude David, il faut entrevoir l'inexistence de la liberté d'opinion, principe fondamental d'une vie politique démocratique ayant pour finalité le bonheur du citoyen et de la communauté.

Ce constat indique que toute la politique intérieure comme extérieure était menée par la volonté d'un seul homme, *leführer* ou le guide. La volonté générale ne comptait pas. Les régimes totalitaires ressemblaient à des monarchies absolues qui confondaient et concentraient tous les pouvoirs dans les mains d'une seule et même personne. Cela voudrait dire que le tyran, à l'image d'Hitler et de Mussolini, était à la fois chef de l'État, législateur et juge. « Ce système n'est total qu'en un sens négatif : le parti dirigeant ne tolère l'existence d'aucun autre parti, d'aucune opposition, d'aucune liberté d'opinion politique. Une fois au pouvoir une dictature de partilaisse intact le rapport de force qui existait originellement entre l'État et le parti » (H. Arendt, 1972, p. 150).

Or, comme le préconisait Montesquieu, « il faut que, par la disposition des choses, le pouvoir arrête le pouvoir » (C. D. S Montesquieu, 1963, p. 150). Ce qui suggère que sans opposition, sans l'expression populaire, sans la contradiction le tyran abuse de son pouvoir, il devient autoritaire et détruit tout sur son passage. Pourtant, la démocratie athénienne est inclusive, c'est-à-dire qu'elle s'ouvre aux débats, à la contradiction et à la critique de la raison.

En effet, à partir de la notion de bien commun, nous considérons la politique comme existence, ouverture au dialogue. Pour cela, le politique serait comme un philosophe qui pense orienter et former une communauté qui dialogue avec son entourage. Ce dialogue sera fondé sur le poids des arguments et la création d'un cadre propice au dialogue. L'existence d'une telle politique sera possible dans un domaine commun ou espace public. Un domaine public où les hommes doivent être ouverts à la discussion et aux débats. Hannah Arendt a trouvé la juste formule : « Tous ces termes s'interpénètrent : domaine public, espace d'apparence, réseaux de relations humaines, qui, prises ensemble, constituent la condition d'une vie politique » (H. Arendt, 1958, p. 23).

Une vie politique par excellence s'inspire de la tradition. Car, comme le dit, Mahamadé Savadogo, « la tradition constitue le bien commun. Elle est la vivante consécration de l'unité d'un regroupement humain » (M. Savadogo, 2003, p. 120). De toute évidence, la compréhension de la société passe par l'humain. En effet, l'homme se trouve au début et à la fin de la société ; la société commence par l'homme et aboutit à l'homme.

4. Doit-on nécessairement recourir à la tradition ?

Le rapport entre l'ancien et le nouveau n'est pas toujours de l'ordre de la continuité. C'est un rapport souvent dialectique. En effet, malgré les bouleversements socioculturels que subit le monde, il y a une résistance profitable de l'ancien, c'est-à-dire quelques valeurs et connaissances du passé. Ainsi s'établit-il une dialectique constante entre l'ordre ancien et le moderne. Dans un monde en pleine mutation où la technique bouleverse tous les codes et modes de vie, l'adoption de nouvelles habitudes semble irréversible. En effet, l'histoire de l'humanité est un mouvement permanent émaillé de changements notables. Il y a des réformes agraires, de nouvelles contingences macroéconomiques, sociodémographiques, des transformations climatiques et géopolitiques qui nécessitent de nouvelles approches adaptées aux réalités actuelles.

Au regard de ces considérations, les modèles traditionnelles peuvent sembler obsolètes, archaïques ou désuètes. L'homme est un être capable de s'adapter aux nouvelles conditions de vie qui s'imposent à lui, en créant de nouveaux moyens, en se donnant de nouvelles mentalités. Ainsi le recours à la tradition ne pourrait être nécessaire. Il existe de nouveaux phénomènes que la tradition grecque ne peut permettre de combattre.

C'est pourquoi, des philosophes comme Karl Marx, Kierkegaard et Nietzsche s'opposent à Hannah Arendt, précisément dans sa volonté de réhabiliter la tradition comme repère politique pour une société plus démocratique et harmonieuse. Pour Karl Marx, il faut marquer une rupture avec la tradition ; elle est le terreau qui nourrit la domination des classes, les unes sur les autres, en occurrence l'opposition maître-esclave ; bourgeois-prolétaires. Marx souhaite un dépassement de la tradition en ce sens que les besoins des hommes évoluent selon les époques, et ce, à travers la lutte des classes, facteur de progrès social.

Quant à Kierkegaard, il défie toute thèse qui tente de faire l'apologie de la tradition, surtout dans son aspect religieux. En effet, en indexant la religion catholique, Kierkegaard s'insurge contre tout le legs religio-culturel qu'elle tente de transmettre à la postérité. De même Nietzsche refuse la tradition dans son aspect métaphysique, c'est-à-dire l'attachement que l'homme manifeste à l'égard de son passé, de ses origines, de ses croyances, qui le tiennent captif, l'éloignent de la réalité vitale et le rendent indécis face aux impératifs de la vie.

D'ailleurs la tradition grecque comporte ses propres faiblesses. La Grèce était une société patriarcale et phallocratique qui reléguait la femme au second rang. Celle-ci n'avait pas les mêmes droits que l'homme. Elle était assignée au strict rôle de procréation. La démocratie athénienne marginalisait la femme. Encore la population était catégorisée en Esclaves, Métèques et Citoyens. Cette configuration engendrait d'interminables guerres et n'était pas favorable au vivre-ensemble cher à Hannah Arendt.

C'est le lieu de rechercher une conciliation entre la tradition et le moderne, entre le passé et le présent. La dialectique entre ces deux temps doit aboutir à une réconciliation. En ce point, nous pouvons faire allusion à la célèbre dialectique du maître et de l'esclave qui part d'un antagonisme entre les deux entités, pour aboutir à une évolution positive de leurs rapports. En d'autres termes, le maître et l'esclave se rendent compte qu'ils sont complémentaires, qu'ils ont besoin de l'un et l'autre, pour leur épanouissement individuel, voire collectif.

Partant, le passé et le présent entre un rapport de continuité. Le présent prend toujours appui sur le passé. C'est à juste titre que l'histoire est enseignée dans les écoles, afin de perpétuer la conscience de l'humanité. Un proverbe dit ceci : « Si tu ne sais pas où tu vas, souviens-toi d'où tu viens ». À y voir de plus près, il existe toujours un lien entre la tradition et le monde moderne, entre le passé et le présent. En effet, le passage d'une génération à une autre n'est pas aussi brusque, comme on pourrait le penser. Les modes de vie, de pensée, d'une époque donnée, dérivent toujours d'un substrat culturel du passé. C'est d'ailleurs ce que confirme le griot Mamadou Kouyaté, personnage de Djibril Tamsir Niane : « J'ai enseigné à des rois l'histoire de leurs ancêtres, afin que la vie des Anciens leur serve d'exemple car le monde est vieux, mais l'avenir sort du passé ». (D. T. Niane, 1960, p. 10). Cela revient à dire que le présent est le fruit du passé, et cela s'entretient par l'intermédiaire de la mémoire, cette faculté qui permet à la conscience d'être témoin des faits, à travers les époques, en d'autres termes, la mémoire sert de pont entre le passé et le présent.

Le passé et le présent, l'ancien et le nouveau, s'interpénètrent et se soutiennent mutuellement. Le passé est nécessaire en ce qu'il constitue un répertoire d'expériences qui permet au présent de trouver facilement des pistes de solutions face aux contingences socioéconomiques. L'homme a une connaissance de tel ou tel résultat par rapport à une action donnée et vécue. Le passé est donc porteur d'apprentissages. Cependant, les sociétés humaines dans leur évolution sont souvent confrontées à des difficultés qui n'ont pas leur précédent dans le passé. Les conditions, les circonstances dans lesquelles les phénomènes surviennent sont particulières et ne peuvent être endigués par les solutions du passé.

Malgré tout, le passé sert à comprendre le présent et permet de l'améliorer. N'est-ce pas ce qui est illustré dans le domaine scientifique ? En effet, la science et la technique s'attèlent à fabriquer des engins qui se perfectionnent au fil des siècles mais qui gardent un lien dans leur nature. Par exemple, nous avons le train à vapeur, le train à moteur et le train électrique qui sont de différentes époques. Chaque génération d'ingénieurs a ajouté son empreinte en y apportant des modifications. Mais, ces trois trains demeurent identiques dans leur fonctionnement. Certes, le voyageur assis à l'intérieur du train électrique y observe un changement de confort, mais sa mémoire le ramène au train à vapeur qui est à l'origine des autres trains.

Le passé influence donc le présent et le nouveau est l'émanation de l'ancien, une transformation de ce qui a été déjà fait. À ce sujet, les propos d'Antoine Laurent de Lavoisier

sont assez évocateurs : « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme »[3]. Lavoisier indique ainsi que les idées qui se succèdent à travers les époques entretiennent des rapports, il n'existe pas de rupture systématique entre les différentes inventions humaines à travers les époques.

Par ailleurs, la pensée judéo-chrétienne enseigne aussi que tout ce qui se passe aujourd'hui a déjà eu lieu dans un autre temps. « Ce qui a été, c'est ce qui sera, et ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera, il n'y a rien de nouveau sous le soleil » (La Bible, Psaumes 41-42, p. 58). Ce verset du livre de l'Ecclésiaste vient corroborer l'idée de l'interdépendance, sinon la continuité entre l'ancien et le nouveau. Le passé et le présent s'éprouvent donc mutuellement, de façon rigoureuse. Le présent apparaît comme ce qui affine le passé grâce à l'enrichissement de la connaissance, à condition qu'il ne s'agisse pas de réinterprétation intéressée qui, à l'extrême, alimente le révisionnisme, ou pire, conduit au négationnisme. L'ancien doit soutenir le nouveau et le nouveau à son tour doit s'inspirer de l'ancien, afin que le futur ne nous échappe pas totalement.

5. Conclusion

À l'issue de cette présentation, il convient de retenir que la tradition ou la culture grecque est d'une richesse inestimable. Elle a eu ses moments de gloire en influençant significativement dans bien de domaine, particulièrement en politique, à travers la démocratie athénienne. En effet, la tradition des Grecs renferme des valeurs qui sont une référence pour toute l'humanité. Toutefois, cette tradition comporte des zones d'ombres qui ne peuvent être valorisées, ni être prises en compte dans la modernité avec ses nouvelles exigences. Ce constat aboutit au fait qu'il faut savoir faire un tri judicieux des éléments de cette tradition, parce le passé ne peut être totalement balayé du revers de la main. Aucune société humaine ne peut survivre en faisant table rase du passé.

[3]Antoine Laurent DE LAVOISIER, *Le dictionnaire des citations*, in Le monde.fr, https://fr.wikipedia.org/wiki/Antoine_Lavoisier, consulté le 13 juin 2016.

RÉFÉRENCES

[1] ARENDT Hannah, 1987, *Cahier de philosophie*, n◦4, Lille, 54 p.

[2] ARENDT Hannah, 2005, *Les origines du totalitarisme, 3 volumes : Sur l'antisémitisme,* trad. Micheline Pouteau, Hélène Frappât, Paris, Seuil, 289 p.

[3] ARENDT Hannah, *Du mensonge à la violence. Essais de politique contemporaine*, trad. G. Durant, Paris, Calmann Lévy, 261 p.

[4] ARENDT Hannah, *Condition de l'homme moderne*, 1961, trad. Georges Fradier, Paris, Calmann Lévy, 406 p.

[5] Antoine Laurent DE LAVOISIER, *Le dictionnaire des citations*, in Le monde.fr, https://fr.wikipedia.org/wiki/Antoine_Lavoisier, consulté le 13 juin 2016.

[6] *LA BIBLE,* Psaumes 41-42, Psaume 41, p. 581.

[7] ARISTOTE, 1929, *La Politique*, trad. J. Tricot, Paris, Vrin, 595 p.

[8] André ENÉGREN, 1984, *La pensée politique de Hannah Arendt,* Paris, PUF, 45 p.

[9] BAUMAN Zygmunt, 2007, *Le présent liquide : peurs sociales et obsession sécuritaire*, trad. Laurent Bury, Paris, Seuil, 144 p.

[10] Charles De Secondat MONTESQUIEU, 1963, *L'Esprit des Lois,* Paris, Vrin, 500 p.

[11] Claude DAVID, 1954, *Que sais-je ?* Paris, PUF, 128 p

[12] DURKHEIM Émile, 2013, *De la division du travail social*, Paris, PUF, 416 p.

[13] Djibril Tamsir NIANE, 2011, *Soundjata ou l'épopée mandingue,* Paris, Éditions Présence africaine, 1960, p. 10.

[14] François JULIEN, 2011, *philosophie de vivre,* Paris, Gallimard, 153 p.

[13] Éric WEIL, 1962, *La philosophie d'Éric Weil,* Paris, PUF, 442 p.

[14] HOBBES Thomas, 1982, *Le citoyen ou les fondements de la politique,* trad. Samuel Sorbière, Paris, Flammarion, 408 p.

[15] HOUNTONDJI Paulin, « la démocratie aujourd'hui » in *Afrique* 2000, *revue de politique internationale*, n◦1 Avril 1990, 67 p.

[16] Jacques RANCIÈRE, *La démocratie est née d'une limitation du pouvoir de la propriété,* in alternative Libertaire, www.alternativelibertaire.org/?Jacques-Ranciere-La-democratie-est, consulté le 03 mars 2013.

[17] Julien FREUND, 1965, *Qu'est-ce que la politique ?* Paris, Édition Sirey, 192 p.

[18] Kadi OUANGUIAGBOU, 2014, *Une route d'espoir parsemée d'obstacles. L'Afrique angoissée,* Canada, Éditions I. R. D. A, 111 p.

[19] MACHIAVEL Nicolas, 1962, *Le Prince*, trad. Yves Lévy, Paris, Garnier-Flammarion, 231 p.

[20] Mahamadé SAVADOGO, 2003, *Philosophie et Histoire,* Paris, l'Harmattan, 254 p.

[21] *PROGRAMME DES NATIONS UNIES POUR LE DÉVELOPPEMENT* (PNUD), 1994,

[22] *Rapport mondial sur le développement humain 1994*, Paris, Economica, 239 p.

[23] Phillipe BRETON, *La propagande en régime démocratique, une analyse de P. Breton*, in Ressources, https://quineditmot.wordpress.com/ressources/propagande-breton, consulté le 18 avril 2017.

[24] Samba DIAKITÉ, 2014 *Politiques Africaines et identités. Des liaisons dangereuses,* Canada, Éditions Différance Pérenne, 148 p.

[25] Vincent Davy Kacou Oi KACOU, 2013, *Penser l'Afrique avec Ricoeur,* Paris, Le Harmattan, 244 p.